

interstell'art

RESISTANCE



PIERRE
de LUNE SCÉNIQUE
CENTRE JEUNES
PUBLICS
DE BRUXELLES



éditorial

C'est un édito bien difficile à écrire cette année, de par cette sensation d'instabilité, d'horizon terriblement trouble, de par la présence grandissante d'une violence décomplexée. Nous sommes fin juin 2025 quand je m'y attelle. Il sera imprimé en août et vous pourrez le découvrir à partir du mois de septembre. A ce jour, alors que le Moyen-Orient semble s'embraser – un terrain de bataille en occultant un autre –, que Kiev est à nouveau bombardée, que la prise en main de la situation climatique semble être devenue secondaire, que l'extrême droite monte par chez nous, avec pour bouc émissaire les exilé·es cherchant refuge dans l'Union européenne, que les politiques d'austérité se durcissent, je ne sais pas de quoi seront faits les mois à venir. La revue verra le jour, mais qu'en sera-t-il le jour, justement, où vous l'aurez entre les mains, vous,

enseignant·es, futur·es enseignant·es, artistes intervenant en classe, compagnies, opérateur·ices culturel·es, festivalier·ères, ami·es... ?

Pourtant, malgré nos mines inquiètes quand nous nous réunissons au fil de nos réunions de rédaction, c'est la Joie qui s'est invitée à notre table. La Joie – à rebrousse-poil – comme un geste, une intention, un outil de résistance. Et comme la joie ne vient jamais seule, nous sommes parti·es au-devant de personnes, de groupes, de collectifs, portés par le désir d'en faire un moteur et de vivre des expériences communes. Nous avons découvert des mouvements dansés – beaucoup de danse dans ce numéro –, des mouvements de foule, quand nous sommes descendus dans les rues, nous entourant de monde, de beaucoup de monde.



Et à présent que ce numéro se trouve entre vos mains, quelle que soit la nature du moment, je fais le vœu qu'il vous donnera des pistes, des points d'appui, des outils pour vous nourrir, continuer vos recherches et votre réflexion, être actives, actifs.

Et que, si nous prenions l'image de ces jours comme celle de la traversée d'une forêt obscure et inconfortable, cette recherche de la *J*oie comme acte de résistance puisse être l'une de ces minuscules fenêtres de lumière qui apparaissent parfois quand le vent balaye les arbres, l'une de ces minuscules fenêtres qui donnent un horizon pour poursuivre la marche.

Claire Gatineau, rédactrice en chef



/1 résistance et imaginaire

Le Petit Théâtre de la Grande Vie **p. 6-9**

Optimisme et fins heureuses **p. 10 -13**

Faire vaciller nos certitudes **p. 14 -16**

/2 corps et collectif

Face au poids du monde **p. 18 -20**

Ces meneuses si heureuses ! **p. 22 -25**

Là où ça vibre **p. 26 -29**

Un laboratoire en mouvement **p. 30 -33**

Le cortège du printemps **p. 34 -36**

/3 indispensables satellites

PECA, feuilleton suite **p. 38 -39**

lire à l'école, propositions **p. 40 -41**

carte blanche **p. 42**

colophon **p. 43**

illustrations de Mathilde Vandebussche

cover, p. 2, p. 4 -5, p. 17, p. 21, p. 30, p. 34, p. 37

cartoon et strip de Nicolas Viot

p. 41, 43



/1 résistance et imaginaire



produit qu'incompréhension et colère. Or, nous savons aujourd'hui quelle doit être la nature de ces alternatives : c'est la création de *dispositifs attentionnels*. Un *dispositif attentionnel* est un dispositif où le sujet est mis en situation d'agir avec des objets qui lui résistent, dont il doit comprendre les lois et avec qui il doit entrer dans une interaction féconde. C'est le cas dans les situations qu'on nomme – à tort – de travail manuel : quand je travaille avec du bois, de la terre, du carton, quand je bricole dans un moteur, quand je fais une expérience scientifique, je suis en position d' *agir sur et avec*. Tout le contraire de la situation d'addiction à un réseau social où mon attention est siphonnée par les sur-stimulations pour que je ne lâche pas l'appareil jusqu'aux publicités dont je suis le cœur de cible identifié. De même, quand j'assiste à une pièce de théâtre ou, a fortiori, quand je fais moi-même du théâtre, je m'inscris dans un rituel qui me permet de fixer mon attention à une intention. Et cela, c'est infiniment précieux... Voilà donc des activités absolument essentielles au développement de l'enfant. Et qui vont lui permettre de résister à la surchauffe pulsionnelle et à la dislocation de l'attention auxquelles incite la société du caprice mondialisé.

Yves Citton dans son livre *Pour une écologie de l'attention* pose cette question : *Que pouvons-nous faire collectivement de nos attentions individuelles ? Et comment pouvons-nous contribuer individuellement à redistribuer notre attention collective ?* Il articule la question de l'attention à celle du collectif. Par quel chemin l'apprentissage peut nous aider à *tenir ensemble*, à *faire société* ?

L'analyse d'Yves Citton est tout à fait juste. Nous avons tendance à penser que l'attention n'est qu'une affaire de volonté individuelle. Et nous nous épuisons souvent en injonctions dérisoires : *Écoutez-moi... C'est très important... J'attire votre attention... Faites silence... Soyez attentifs !* Tout cela ne fonctionne qu'avec des sujets dont l'attention envers les objets culturels est déjà construite. Car il n'y a pas d'attention en-soi, d'attention du vide. La véritable attention est projet, quête, recherche. Il y a une situation scolaire qui permet de vérifier cela facilement : il suffit de donner le sujet d'un contrôle, d'une composition, d'une épreuve d'examen, non pas après, mais avant le cours qui permet de le réussir. On verra très vite que l'attention est démultipliée de manière fabuleuse. Parce que la

personne n'est pas simplement mise en position de *recevoir* mais de *chercher* dans ce qu'elle reçoit ce qui pourra lui être utile.

C'est pourquoi je crois vraiment à la nécessité de construire des *dispositifs attentionnels* collectifs, c'est-à-dire à mettre les enfants et les adolescents en situation de *projet* face à ce qui leur est proposé, afin qu'ils puissent en retenir et métaboliser ce qui va leur permettre de mieux comprendre et de mieux grandir. L'école, en elle-même, a pu fonctionner, il y a quelque temps, comme un tel *dispositif attentionnel* : en rentrant dans la classe, l'élève rentrait dans l'École avec un grand *E*. Il adhérait, grâce à son éducation familiale, au principe fondateur de l'École : une institution où des personnes singulières, dont on respecte les différences, partagent les mêmes savoirs. Mais il faut aujourd'hui *refaire l'École* – c'est-à-dire en reconstruire les règles – pour *faire la classe*. Ce n'est nullement un retour en arrière au regard d'un passé où tout fonctionnait encore bien ! C'est, au contraire, une chance à saisir pour que toutes et tous puissent s'inscrire dans l'École... et pas simplement les enfants socialement favorisés. Mais à condition qu'on sorte de la pensée magique – qui consiste à croire qu'il suffit de demander pour être entendu et obéi – pour entrer dans la pédagogie qui consiste à faire entendre et comprendre *la nécessité de*. Voilà qui ouvre un champ d'action formidable aux éducateurs et constitue un objectif commun que peuvent poursuivre, chacun et chacune avec leur approche spécifique, les enseignantes et les enseignants, les animateurs et les animatrices ainsi que tous ceux qui interviennent en milieu scolaire, les artistes en particulier.

Aujourd'hui où l'individualisme semble dominer, où nous devons faire face à l'affirmation décomplexée de différentes formes de totalitarismes, l'apprentissage, la pédagogie, peuvent devenir des armes de combat, de lutte ? Quels types d'alliances nous sont utiles ?

Même si, évidemment, l'éducation ne peut pas tout, je suis convaincu qu'elle peut encore quelque chose pour l'avenir du monde. Face aux crises écologique, démocratique et sociale, nous avons besoin de former nos enfants et adolescents à deux choses essentielles : il faut que chacun et chacune puisse *penser par soi-même*, selon la formule par laquelle le philosophe Kant définissait les Lumières, et que toutes et tous, comme le voulait Rousseau, puissent *construire du commun*.

A cela, l'École peut préparer, à cela l'école doit préparer. Par un travail régulier et obstiné sur les représentations, par la mise en place systématique de situations d'exploration et de découverte, par l'engagement dans des projets communs qui fédèrent sans exclure, par des pratiques littéraires, scientifiques, artistiques qui permettent de percevoir le caractère libérateur et unificateur à la fois de la culture humaine.

Mais cela nécessite de faire entendre aux parents d'élèves comme aux administrations éducatives et aux décideurs politiques que l'efficacité de l'École ne se mesure pas vraiment avec des tests standardisés... mais plutôt par la présence d'activités authentiquement émancipatrices. Cela nécessite de ne pas laisser la parole publique sur l'éducation à celles et ceux qui ne pensent qu'en termes de compétences techniques, mesurables et quantifiables. Cela exige même que nous sachions montrer que les compétences techniques ne s'acquièrent pas aussi bien par une pédagogie émancipatrice... mais bien mieux ! Et cela exige, enfin, que nous sachions convaincre nos opinions publiques que le soin, la prévention, la création, l'éducation valent mieux, pour préparer l'avenir, que la punition, la répression et l'exclusion.

Propos recueillis par Claire Gatineau

Quelques uns de ses écrits :

Éducation : Rallumons les lumières !

Éditions de l'Aube, 2024

Pédagogies et neurosciences. Du dialogue impossible à la complémentarité

Ed. Chroniques Sociales, 2024

Grandir en humanité. Livres propos sur l'école et l'éducation, avec Abdennour

Bidar, Ed. Autrement, 2022

Lettre à un jeune professeur

Ed. ESF, 2019

Et pour mieux rencontrer Philippe Meirieu :

5 entretiens dans l'émission *A voix nue*
www.radiofrance.fr/franceculture/podcasts/a-voix-nue/un-philippe-peut-en-cacher-un-autre-4367528

Site Internet www.meirieu.com

/2 corps et collectif





L'empathie comme outil pédagogique : un laboratoire en mouvement



photo © Mael Crespo

30



illustration © Mathilde Vandenbussche



Le Sacre de 1913 incarne un rite sacré païen de l'antiquité slave. Que projette au présent l'imaginaire de vos adolescents ?

En 1913, il y a déjà un décalage historique entre ce que la pièce montre et la réalité car à ce moment l'industrialisation est en train de détruire la vie paysanne. Le décalage est encore plus grand en 2025. Comment des adolescents en 2025 regardent ces thèmes ? La transmission d'une certaine histoire de la danse, des questions qu'elle véhicule est un des buts de mon projet. Je souhaite également confronter cette histoire à d'autres histoires et à d'autres rapports à la danse émanant d'autres cultures. C'est un chantier avec comme questions : *A quoi ces adolescents donnent-ils de la valeur aujourd'hui ? Est-ce possible et comment faire communauté, être et danser ensemble ?* Mon but est de d'abord créer un langage commun très simple. Ce langage passe surtout par le corps, ce corps qui est peu tenu en compte comme l'affirme leur professeur de gymnastique. Je vais chercher des stratégies pour prouver qu'ensemble on est plus forts et que cela passe par le corps, ce corps qui a un rôle à jouer et qui est également un espace de pensée.

J'aimerais créer ensemble un espace où les jeunes peuvent se projeter, se reconnaître, un projet artistique qui les représente. La culture c'est aussi un espace où l'on peut se projeter. Je voudrais que les jeunes spectateurs qui viendront voir le projet se reconnaissent.

Comment s'organisera ce chœur appelé de vos vœux ? Aura-t-il aussi pour mission de centrer l'attention sur l'idée d'un rituel du sacrifice ?

Inspirée par les pratiques du chorégraphe et pédagogue hongrois Rudolf Laban, je propose un chœur du mouvement non hiérarchisé qui forme une communauté soudée. Tout le monde peut y être leader. C'est une approche difficile car qui le souhaite peut y exercer le pouvoir. C'est un fameux apprentissage de donner à chacune et chacun le même poids, tant pour le timide qui n'ose pas exercer le pouvoir que pour l'extraverti qui ne veut pas le céder ! Dans mon projet, c'est la question du collectif qui est au centre. Est-ce qu'on est capable de porter, de soutenir la parole, le geste de l'autre ? Il faut que je parte de leur réalité, de leur imaginaire pour créer et incarner ensemble un imaginaire et une danse communs.

Dans le *Sacre* de Nijinski le personnage principal est la communauté unie. Pour la consolider, le sacrifice d'une jeune fille est célébré. Dans le *Sacre*, l'offrande aide à renforcer les liens entre la communauté. Cette notion du sacrifice apparaît dans différentes versions du *Sacre du printemps* au fil des années comme chez Pina Bausch ou chez Maurice Béjart. Dans la version de la regrettée chorégraphe sud-africaine Dada Masilo, *Le Sacrifice*¹, créée en 2022, il y a une scène où les danseuses et les danseurs apportent un objet (un gsm, des baskets, des escarpins...) comme s'il s'agissait d'une offrande. Est-ce que c'est nécessaire de faire un sacrifice ? Que faut-il sacrifier ? Je souhaiterais interroger cette notion de sacrifice, la remettre en question, voire, me révolter contre l'idée de sacrifice. Une autre observation issue des ateliers est que nombre d'adolescents n'aiment pas s'exposer sur scène. Il faut que cette fragilité soit protégée. Cela fait partie des stratégies artistiques que je dois trouver. Concernant votre question sur *le bonheur*, je ne suis pas forcément adepte de la norme du bonheur et je n'oublie pas que la fin du *Sacre du printemps*, c'est la mort de l'élue ! Va-t-on s'orienter vers une fin heureuse ?

Propos recueillis par Jean-Marie Dubetz

Spectacle programmé par *Pierre de Lune* et Charleroi danse à la **Raffinerie**, rue de Manchester 21 à Molenbeek-St-Jean :

Mardi 14/04/26

première 10h (scolaire)

13h30 (scolaire)

Mercredi 15/04/26

représentations à 10 h (scolaire)

et à 18 h (tout public)

¹ www.youtube.com/watch?v=wMUYZsGfgHQ&t=778s



/3 indispensables satellites

